

Lucie Feutrier-Cook

# Étudiant·e·s artistes en exil

Portraits de voix libres et engagées



*« Devoir quitter son pays car on y est persécuté ou qu'on y risque sa vie est déjà un drame, mais c'est une double peine quand on est étudiante ou étudiant, car c'est alors à son émancipation intellectuelle et à une perspective d'avenir professionnel que l'on renonce ».*

**Régis Bordet**, Président de l'Université de Lille, préface du plaidoyer pour la mise en place d'un statut particulier pour les étudiant-es en exil, publié en octobre 2024.

Publication de l'Université de Lille  
Rédigée par Lucie Feutrier-Cook et préfacée par Benoît Blanc  
Photographies réalisées par Polina Sehida  
Photographie p.26 par Eugene Komar  
Illustrations par Masooda Ferdous  
Novembre 2025



# SOMMAIRE

|                                      |      |
|--------------------------------------|------|
| Avant-propos par Lucie Feutrier-Cook | p.4  |
| Préface par Benoît Blanc             | p.5  |
| Portrait de Mohammad Razah Alaklah   | p.6  |
| Portrait de Mohammed Alaloul         | p.10 |
| Portrait de Masooda Ferdous          | p.14 |
| Portrait de Bienvenu Mutual Malongo  | p.18 |
| Portrait de Mahvash Shafiei          | p.22 |
| Portrait de Polina Sehida            | p.26 |
| Auteure et remerciements             | p.30 |

# AVANT-PROPOS

Par Lucie Feutrier-Cook

« La culture n'est pas ce qui divise, mais ce qui relie. Elle est le langage commun de notre humanité. » Unesco, Journée mondiale de la diversité culturelle, 2021.

Cette déclaration des Nations unies peut paraître quelque peu dissonante dans le tumulte ambiant. Elle nous rappelle pourtant tout ce que la culture est capable de fabriquer : des espaces libres et indépendants de diffusion pour apprendre à se décentrer, à naviguer entre des mondes et nous relier les uns aux autres.

C'est un peu ce que cette publication entend réaliser, en retranscrivant la trajectoire et le talent d'artistes qui vivent ce temps suspendu de l'exil. Leur soif de transmission et d'engagement sont une invitation à regarder, à écouter et à nous interroger sur la façon dont nous les accueillons en France.

Cette collection de portraits est une occasion d'élever leurs voix, de rendre visibles leurs œuvres et leurs messages restés coincés dans l'ombre. Venus d'Afghanistan, d'Irak, d'Iran, de Palestine, de République démocratique du Congo ou d'Ukraine, toutes et tous aspirent à s'exprimer, à faire grandir leur art et à trouver leur place. Leur art est indissociable de leur identité et leur a valu des persécutions d'une extrême gravité. Leur art est né dans des pays où composer, chanter, écrire, peindre ou danser est un acte de résistance et de transgression ultime. Chacun, chacune en a payé le prix fort. Leurs œuvres et leurs vies portent les traces de cette lutte pour la vérité, la liberté d'expression et la dignité.

Malgré les épreuves, ils ont trouvé à Lille et dans l'enceinte de l'université des espaces bienveillants et solidaires où ils ont pu se reconstruire, apprendre, tisser des liens et créer, une façon de renouer avec une part d'eux-mêmes que la guerre, l'oppression, la discrimination et le déracinement ont tenté d'effacer. De ces trajectoires singulières émerge une même respiration. Tous portent la certitude qu'exercer leur art, même lorsqu'il est fragile et douloureux, demeure une forme de reconstruction et de transformation, mais aussi un puissant vecteur de transmission et de connexion avec la société qui les accueille. Leur capacité à poursuivre leur engagement malgré les défis est admirable. Loin d'être figé dans le passé, leur élan créatif, au contact de cette nouvelle liberté, leur permet de témoigner de leur histoire et de celle de leur peuple, mais d'ouvrir aussi une fenêtre de partage teintée d'espoirs.

Il y a tant à dire et à apprendre de ces artistes venant trouver refuge en France. Ce sont les messagers d'une humanité qui résiste, mais aussi des décodeurs sensibles, porteurs de savoirs rares et de clés de lecture de notre monde. Puissent ces pages contribuer à reconnaître leurs singularités et leurs apports essentiels à la société qui les accueille comme à celles qu'ils ont quittées. Puissent leurs mots nous guider, et rappeler que, partout où l'on sait accueillir et ouvrir des espaces de libre respiration où circulent sans jugement l'art, la culture et la diversité, on fabrique des occasions d'apprendre, de dialoguer et de retrouver notre commune humanité.

# PRÉFACE

Par Benoît Blanc

Le Nord est une terre d'accueil. Depuis toujours, elle fut traversée par des hommes et des femmes venus apporter leur savoir-faire, leur force de travail, leur talent, venus déposer leur espoir, arroser le sol de leurs pleurs d'avoir été arrachés à leurs racines. La région s'est construite grâce aux flamands et aux wallons, aux polonais, aux italiens, aux portugais, aux maghrébins du Maroc, d'Algérie ou de Tunisie, venus travailler dans les filatures, à la mine ou à la reconstruction du pays. De cet accueil, elle a acquis une réputation de chaleur humaine. Sans elles et eux, le Nord ne serait pas cette terre de solidarité si bien décrite par Dany Boon, Édouard Louis ou le rappeur HK, si bien chantée.

L'Université de Lille ne fait pas exception. Elle est à sa place lorsqu'elle offre aux étudiant.es du monde entier, sans considération de race, de religion, de culture, un accueil inconditionnel pourvu qu'on y vienne pour étudier. Elle s'ouvre alors à de nouvelles générations de déplacés venus d'Ukraine, d'Iran, d'Irak, d'Afghanistan...

À travers son action au sein du réseau Mens (Migrants dans l'enseignement supérieur) qui vise à favoriser l'insertion académique des exilés, par son DU Passerelle qui permet d'apprendre la langue et la culture française, grâce à la bienveillance et au professionnalisme de la direction de la vie étudiante qui sécurise le parcours étudiant, l'Université de Lille porte haut les valeurs de l'enseignement supérieur fondées sur l'émancipation, l'autonomie, la confiance en soi et fait honneur aux valeurs de la République.

Bien sûr, la culture ne peut être loin de ces enjeux.

L'université a donc confié à Lucie Feutrier-Cook le soin de mettre en lumière le talent d'étudiants en exil, artistes dans leur pays, jetés sur les routes à cause de leur engagement en faveur de la démocratie, de l'égalité, de la liberté de création, de la liberté tout court. Elle a choisi de leur donner la parole.

Ce monde fait-il marche arrière pour craindre l'expression de Mohammad le journaliste, les mouvements de Mohammed le danseur, les œuvres de Masooda la peintre, les poèmes de Mahvash ou encore la musique de Bienvenu ? L'art serait-il donc encore craint ? Jugé dangereux, considéré comme une arme au service du désir d'humanité ?

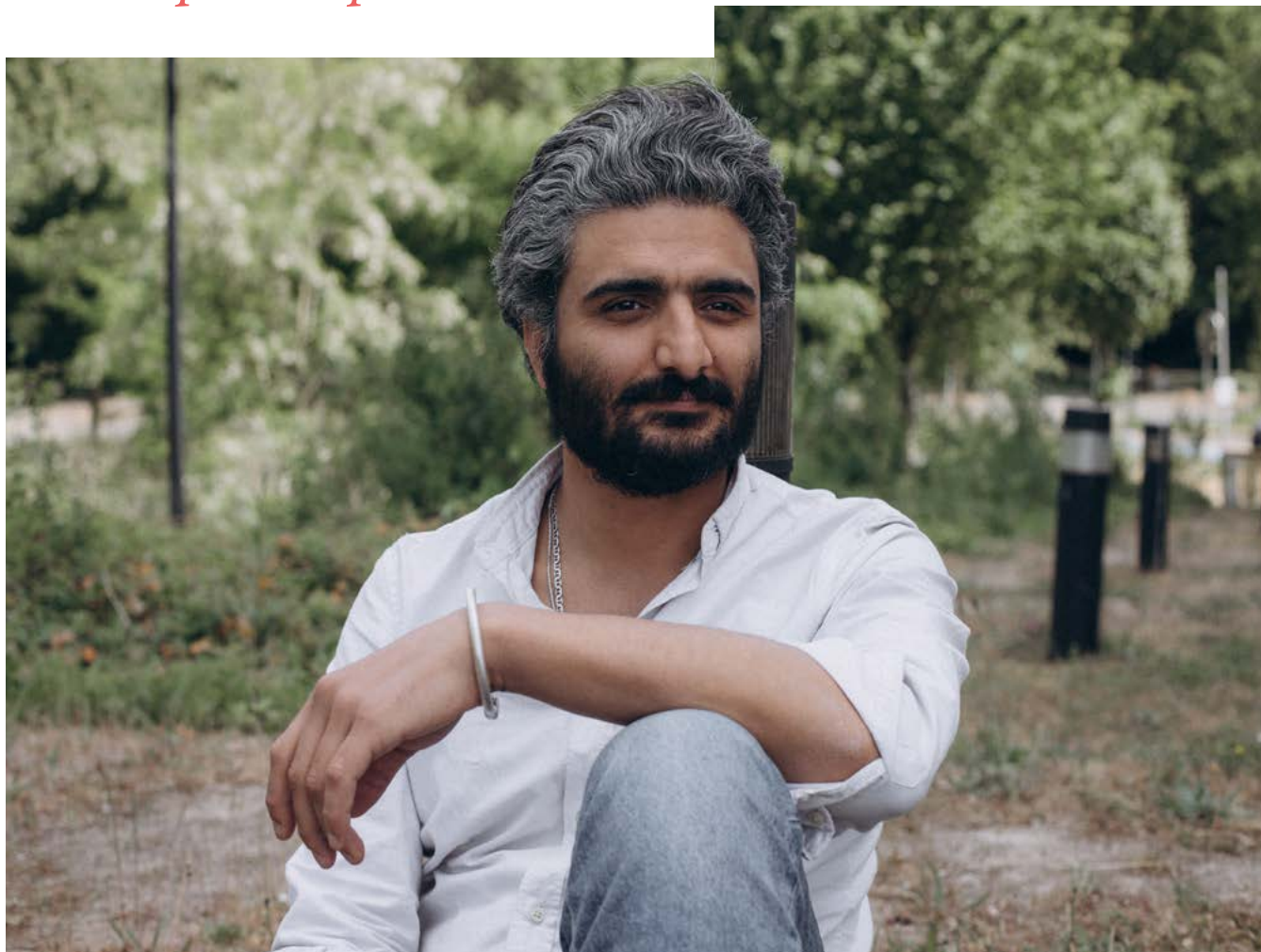
Il est sans aucun doute encore un refuge, et l'optimisme, la foi en l'autre, la gaieté parfois qui émanent des paroles de nos étudiant.es réconfortent. Je souhaite que ces mots vous touchent également, que les photos de Polina, enfin photographe, vous donneront la force d'apposer aux tristes sirènes du racisme et de la xénophobie et des affres qu'elles charrient le lumineux espoir d'une réconciliation.

Nos remerciements vont aux personnels de l'Université de Lille pour leur bienveillance, à Lucie pour ses textes, à Polina pour ses photos, Fabienne pour la réalisation du livre, Fabio pour sa patience et aux artistes d'ici et de là-bas qui œuvrent silencieusement à faire société.

Car l'art, pour paraphraser Malraux, reste le plus court chemin de l'homme à l'homme.

# Mohammad Razah ALAKLAH

« Continuez à lutter, à croire  
en vos idées et en vos rêves.  
C'est le plus important. »



## Journaliste, Irak

Originaire de Karbala, une ville hautement symbolique en Irak, Mohammad a grandi dans une famille de journalistes. Dans les pas de sa mère et de ses oncles alors qu'il se prédestinait à des études de droit, il finit par s'engager lui aussi dans cette voie. Animé par une curiosité insatiable, il choisit très jeune le journalisme par conviction : donner la parole à celles et ceux qu'on ne veut pas entendre, quitte à en payer le prix fort.

Après des études de journalisme à l'université, Mohammad commence son parcours professionnel dès la deuxième année, comme archiviste puis comme correspondant pour la radio Tawasol FM. Rapidement, il s'oriente vers la presse écrite, et découvre la rigueur de ce métier exigeant. À cette époque, le journalisme représente pour lui une façon de changer le monde, et l'espoir d'avoir un impact.

Mais en Irak, et plus encore à Karbala, écrire n'est pas neutre. Dans un pays marqué par l'insécurité et les tensions politico-religieuses, les journalistes, au même titre que tout défenseur des droits et de la liberté d'expression, peuvent devenir des cibles. Dans ce contexte, son ambition professionnelle devient un véritable acte de courage. Soutenu par son entourage, Mohammad fait le choix de couvrir les causes sociétales et politiques qui l'animent, avec une plume libre et engagée. Il travaille d'arrache-pied pour documenter ses sujets et collaborer avec plusieurs médias. Certains de ses articles déclenchent une tempête de menaces à son encontre. Pris pour cible et sans aucune garantie de protection, il n'a d'autre choix que de fuir le pays pour rester en vie.

L'exil le conduit tout d'abord en Turquie puis en Norvège, où il réside près de six années. Durant cette période douloureuse, il ne parvient plus à écrire. « Je ne croyais plus en le journalisme, en la justice. Je ne pouvais plus toucher un stylo... ». Pour survivre, il travaille comme serveur, aide-soignant, puis barman dans un restaurant. Il se forme, se perfectionne, grimpe les échelons mais ne se retrouve pas dans ces métiers et se sent comme étranger à lui-même.

C'est en France qu'il retrouve peu à peu sa voix et sa place. Arrivé à Lille en 2021, grâce aux conseils d'un ami chercheur, il tombe immédiatement amoureux de cette ville. Il apprend la langue et reprend le fil de ses études grâce au Diplôme Universitaire Passerelle de l'Université de Lille. Puis, il décroche un DU en Médiation-Interprétation aux frontières, une étape décisive qui lui permet de renouer un peu plus avec le monde académique. Il poursuit ensuite une licence en Études culturelles parcours Culture et Médias option journalisme, et intègre la prestigieuse École supérieure de journalisme de Lille.

Pas à pas, Mohammad ose affirmer son identité professionnelle qui se recompose dans ce nouveau territoire d'accueil. Il débute une collaboration avec certains médias comme Mediapart, Göteborgs-Posten ou encore Skynews, pour n'en citer que quelques-uns. Plongé dans ce monde médiatique européen, il découvre de nouvelles facettes du métier, et un environnement parfois déroutant dans lequel il se sent un peu à l'étroit, même s'il reconnaît que la France et l'Europe accordent bien plus d'opportunités d'expression et de liberté.

## « Faites confiance aux journalistes et en leur rôle qui dépasse le simple fait de relater des récits. »

Mohammad décide alors de s'éloigner de la presse écrite pour se consacrer pleinement au documentaire et à la photographie, convaincu que l'image et le son frappent bien plus que les mots : « *le reportage, c'est plus fort que la presse écrite* ». Pour lui, le documentaire est plus objectif, plus proche de la réalité car « *dans un documentaire, ce sont les gens qui parlent, pas le journaliste* ». Il poursuit donc ce fil en multipliant les projets : documentaires, podcasts, expositions photographiques. Il souhaite notamment réaliser un reportage sur le DU Passerelle des étudiants en exil pour promouvoir les apports de ce parcours, véritable porte d'entrée pour les étudiants déracinés, offrant un cadre unique d'accueil et de solidarité au sein de l'université. À Calais, il conduit une initiative pour valoriser le travail des bénévoles des associations souvent criminalisé, et rendre visible l'hospitalité qui œuvre à bas bruit. Il souhaite rompre avec la dimension sécuritaire et donner à voir toutes celles et ceux qui accueillent et répondent avec humanité aux enjeux du moment, comme l'Auberge des migrants, HRO, Osmose, le Secours Catholique, UTOPIA56, et bien d'autres aidants. Il va d'ailleurs présenter prochainement une exposition de portraits, dans le cadre du festival Cinécomédie mettant en lumière le rôle discret mais indispensable des volontaires du littoral. En parallèle, il travaille également activement à la création d'une chaîne de podcast multilingue dédiée aux journalistes en exil, en partenariat avec des confrères français, afin de faire entendre leurs voix trop souvent effacées.

À travers tous ses projets, Mohammad revendique une approche engagée et lucide. Pour lui, le journalisme n'est pas un militantisme, c'est un devoir de vérité mais aussi de protection et de lutte contre la généralisation. « *C'est un métier dur et risqué. Il faut être convaincu et bien accroché* ». Cette exigence éthique irrigue tout son travail, tout comme sa volonté de développer un « *journalisme de solutions* », davantage tourné vers la construction que la simple dénonciation. À la croisée du documentaire, de l'art et du média, le photojournalisme peut, selon lui, laisser des traces en racontant le réel par l'image. Porté par cette conviction, Mohammad a l'ambition de retourner un jour dans les zones de conflits en tant que photojournaliste. Afghanistan, Ukraine, Iran, autant de terrains où il veut capter les réalités humaines et les visages derrière la guerre, la violence et la terreur. Une façon de répondre aussi à cette question qui l'habite : « *Et si je meurs, quel travail restera de moi ici ?* »

Au-delà de son parcours personnel, Mohammad s'interroge sur la place des journalistes et artistes exilés en France. Il croit intimement que cet espace de liberté retrouvé peut être investi avec exigence et responsabilité, pour le bien du plus grand nombre. Car le journalisme, quel que soit sa forme, quel que soit le lieu, reste un outil puissant au service de la vérité, de la mémoire collective et de la restauration de notre humanité. Le message de Mohammad raisonne en ce sens. Aux institutions et à la société française il dit : « *Faites confiance aux journalistes et en leur rôle qui dépasse le simple fait de relater des récits*. » Aux artistes et aux journalistes exilés : « *Continuez à lutter, à croire en vos idées et en vos rêves. C'est le plus important*. »



# Mohammed ALALOUL

*« Nous sommes un peuple qui aime la vie, nous ne sommes pas nés pour souffrir ou mourir. »*



**Danseur et chorégraphe,  
Palestine**

Mohammed a grandi avec le dabké palestinien, une danse traditionnelle du Levant inscrite au patrimoine mondial de l'humanité. Il n'a que quatre ans lorsqu'il fait ses premiers pas dans cette danse festive et joyeuse, qu'il considère comme un héritage culturel et une pratique vivante de la culture palestinienne. Ses parents et ses sœurs et frères le soutiennent dans cette passion précoce, et leur encouragement devient un socle essentiel dans un environnement où la pratique artistique est loin d'être anodine. Son entraîneur Wahid joue également un rôle clé dans son parcours, croyant en son talent depuis l'enfance et veillant à développer ses performances. Dans un pays où les scènes sont rares, il s'entraîne dans les espaces disponibles, souvent dans son propre jardin.

Au fil des années, Mohammed s'impose dans sa région comme un danseur et chorégraphe de renom. Passionné et déterminé, il multiplie les représentations et les compétitions locales, se produit dans des festivals, organise des performances chaque 8 mars pour la Journée internationale des droits des femmes, et gagne un prix à Ramallah. Il part même se produire en France, lors d'une première tournée sillonnant près de treize villes dans le cadre de l'avant-première du film « Yallah Gaza » de Roland Nurier. À vingt-deux ans seulement, il compte déjà dix-huit années de pratique derrière lui. « À Gaza, quand je performais, tout le monde me connaissait. Tout le monde voulait prendre une photo avec moi », confie-il avec fierté. La danse lui donne une visibilité et une responsabilité : celle de représenter, par le mouvement, l'identité et la mémoire collective de la Palestine.

Mais peu à peu, l'horizon se réduit et l'espace d'éducation et de pratique artistique disparaît. Face au génocide en cours, il n'a d'autre choix que de fuir Gaza où la destruction systématique et le déchaînement de violences visent inlassablement la population civile. Après des mois d'épreuves, Mohammed réussit à évacuer avec sa famille et trouve refuge en Égypte. De là, il entame des démarches pour reconstruire un avenir et réussit à obtenir un visa pour la France. Son talent et son expérience lui permettent de décrocher une bourse de « France Excellence » pour apprendre le français, et poursuivre ses études pour obtenir un master en « Finance Technology Data ». Il est également lauréat du programme de soutien de l'Institut français de Jérusalem et fait partie des 33 artistes sélectionnés parmi 350 candidats. En France, il rejoint le Festival d'Avignon et est accueilli en résidence dans le cadre du programme Sawa Sawa où il anime des sessions de transmission et de découverte du dabké. Son projet « Bridge through Dabké » l'amène à former également des personnes en situation de handicap à la danse, créant un échange culturel inédit. Il collabore avec des associations, participe à de nombreux ateliers et, grâce à Avignon, construit un réseau qui l'amène jusqu'à l'Institut du Monde Arabe à Paris lors de la Fête de la Musique.

« Avignon a changé ma vie. Non seulement j'ai pu me produire, mais j'ai aussi découvert la culture française et progressé dans la langue. » L'art a été son moteur intérieur mais aussi un accélérateur et un lien puissant avec la société française.

En parallèle, Mohammed poursuit son parcours académique et suit le DU Passerelle proposé par l'Université de Lille pour perfectionner son français et reprendre des études. Il doit surmonter les difficultés, comme l'éloignement de sa famille, ou l'absence d'espace pour s'entraîner ou de troupe avec qui danser. Il doit également composer entre sa passion et son cursus académique. Heureusement, il peut compter sur le soutien des équipes de l'université qui lui permettent des aménagements, mais aussi sur les encouragements de ses proches, et notamment de sa mère qui l'a toujours poussé à faire ce qu'il aime.

*« En France, j'ai ressenti pour la première fois que je pouvais partager mon art et ma culture en toute liberté, sans crainte ni restrictions. »*

Pour lui, la France est un pays qui valorise réellement les artistes et peut leur offrir un cadre favorable pour poursuivre leurs projets. Il souligne que de nombreuses institutions et espaces culturels proposent des opportunités et ressources pour les aider à perfectionner leur art et s'exprimer. « En France, j'ai ressenti pour la première fois que je pouvais partager mon art et ma culture en toute liberté, sans crainte ni restrictions. Cette liberté m'a ouvert de plus grandes portes, non seulement pour m'exprimer, mais aussi pour transmettre mon héritage culturel à des publics variés. » Dans cette terre d'exil, la danse prend une autre portée. Elle devient pour Mohammed un vecteur de transmission et de dialogue, mais aussi une façon d'exister. « Chaque mouvement a une signification. La danse protège notre identité et nous rend visibles. »

Mohammed imagine son avenir comme un équilibre entre ses études et son art. Son projet est de terminer son master en « Finance Technology Data », tout en développant parallèlement ses projets artistiques. Pour lui, « l'art n'est pas seulement un travail, c'est une passion qui me fait vivre et que je continuerai à exprimer quelles que soient les circonstances ». Il souhaite monter une troupe de danse solide pour réaliser des représentations à travers toute la France et diffuser plus largement la culture et l'art palestiniens, ayant l'ambition de tisser des liens culturels entre les peuples. « J'espère que mon art palestinien touchera un public de plus en plus large et qu'il servira à bâtir des ponts entre les cultures. »

Aussi, Mohammed ne vise pas qu'à sauvegarder la mémoire d'un peuple et la partager, il cherche également à créer de la réciprocité et de la rencontre dans une humanité commune. Véritable artiste passeur, il nous rappelle tout ce que l'art peut produire de meilleur, sa capacité à créer du lien, à connecter des mondes et à rassembler. Une véritable fabrique au service du commun et de l'accueil de la diversité.

« Mon souhait le plus cher est la paix et la stabilité pour mon pays et pour toutes les nations, ainsi qu'une reconnaissance accrue du rôle essentiel que joue l'art dans la communication et dans le changement positif. » Ses mots raisonnent très fort avec ceux de l'Unesco, pour qui la culture et l'art constituent un réservoir unique pour maintenir la stabilité, renforcer la cohésion et construire la paix. Tout au long de sa trajectoire, la danse est pour Mohammed un continuum, une ligne d'énergie, une pulsation de vie. C'est un peu grâce à elle qu'il est ici, en vie. Et c'est par elle qu'il entend bâtir plus de connexions entre la Palestine et la France, à l'heure où celle-ci vient de reconnaître son pays.

Son message envers la société française est empreint de gratitude et d'espoir : « Je voudrais remercier le peuple français ainsi que toutes celles et ceux qui travaillent dans le domaine culturel et artistique. J'y ai trouvé un véritable soutien moral, et j'ai perçu leur ouverture ainsi que leur désir de découvrir d'autres cultures. Ce lien m'a donné la motivation nécessaire pour continuer et partager librement mon art. » À ses confrères et consœurs artistes en exil : « Je veux leur dire : ne perdez jamais la foi. L'art est votre voix, et il est plus fort que n'importe quelle frontière. Continuez à créer, car chacun d'entre vous porte une histoire qui mérite d'être racontée. »



# Masooda FERDOUS

*« Je peins pour qu'elles existent.  
Tant que leurs yeux me regardent,  
elles ne disparaîtront pas. »*



**Peintre et céramiste,  
Afghanistan**

Le goût de Masooda pour l'art a pris naissance dans sa maison familiale, où sa mère dessinait des fleurs sur des tissus, un geste intime qui a marqué son enfance. Avec le soutien de ses proches et après avoir réussi l'examen d'entrée (Kankor), elle est admise à l'Université de Kaboul, à la faculté des Beaux-Arts, où elle obtient sa licence en arts visuels. Durant cette période, malgré des ressources limitées mais avec beaucoup de passion, elle explore le monde de l'art et s'intéresse aux œuvres de grands artistes internationaux, parmi lesquels des artistes français et néerlandais comme Vincent van Gogh. Peu à peu, son intérêt pour la peinture, la sculpture et la céramique s'approfondit. Sa sœur jumelle, Asita, suit la même voie qu'elle, et toutes deux créent, peignent, sculptent et apprennent ensemble dans une complicité qui leur insuffle force et inspiration. Malgré les discriminations et les difficultés, Masooda poursuit son parcours académique avec persévérance et obtient finalement son master en arts visuels à l'Université de Kaboul.

Très vite, elle expose ses tableaux dans les musées et galeries éphémères de la capitale. Les femmes deviennent le fil conducteur de son œuvre. Chaque production est une occasion d'exposer leur condition et de les faire sortir de l'ombre. Au cœur de ses toiles, leurs yeux tiennent une place centrale : « *Ils sont tristes, mais ils sont forts.* » explique-t-elle. Dans un pays où les femmes sont aujourd'hui effacées de la vie publique, privées de leurs droits les plus élémentaires, les œuvres de Masooda raisonnent d'une autre manière.

En parallèle, cette artiste engagée se hisse à des postes à haute responsabilité. Elle prend la direction adjointe du huitième district de Kaboul et devient la première femme à accéder à ce poste. Dans cet univers masculin saturé de pouvoir et d'intérêts opaques, elle apprend rapidement à naviguer, sous le joug des pressions et des discriminations répétées. Les menaces deviennent son quotidien et nourrissent beaucoup d'inquiétude pour son entourage. Malgré cela, elle s'accroche, assumant le jour ses fonctions et poursuivant la nuit son œuvre engagée. Un parcours éclatant de courage et de ténacité.

*« On ne milite pas seulement  
avec des slogans, mais avec une  
œuvre tenue dans le temps ».*

Quand le pays bascule aux mains des Talibans en août 2021, les expositions s'arrêtent, son atelier et les galeries se vident, toute la vie se fige. Masooda doit fuir avec sa famille dans la précipitation et arrive en France dans le cadre de l'opération Apagan, avec un sac et quelques vêtements. « *Je suis venue en France avec un pantalon et un t-shirt* », résume-t-elle. Tout le reste – ses outils, ses carnets, ses couleurs, ses tableaux, ses céramiques – est resté là-bas.

L'Europe n'offre pas immédiatement la stabilité espérée. D'abord les guichets, les salles d'attente, la fatigue, et de multiples difficultés à surmonter comme la barrière de la langue, la complexité et la lenteur des démarches. Aussi, Masooda ne s'estime pas encore vraiment « arrivée » et se sent aujourd'hui toujours « en chemin ». À Paris, où elle s'installe d'abord, l'Atelier des artistes en exil lui tend la main et l'aide à traverser les premiers mois.

Elle poursuit avec les matériaux du bord, improvise et réinvente sa façon de composer : elle peint sur des morceaux de tissu, avec des acryliques bon marché et même au couteau de cuisine... Sa première toile naît en France de cette lame. Une œuvre au couteau redoutablement symbolique. Elle représente une femme qui danse derrière une ombre, comme si le mouvement l'arrachait à la nuit.

Petit à petit, Masooda reconstruit son activité et arrive à exposer une première série intitulée « Silence » au Dissident Club à Paris. Mais elle est contrainte de déménager à Lille pour des raisons familiales. Les ateliers parisiens lui manquent. La céramique exige un tour, un four et de la place. L'apprentissage de la langue française et les toiles qu'elle achève lui apportent du réconfort, tout comme certaines rencontres.

À l'Université de Lille, elle est accueillie dans le Diplôme Universitaire Passerelle qui lui offre l'occasion de perfectionner son français en vue de reprendre des études. Entre deux cours, Masooda peint. Elle entreprend une série sur l'exil et poursuit ses créations sur la condition féminine. Avec sa sœur, elle expose à l'Université de Lille une série de tableaux au titre évocateur : « Les femmes dans l'ombre ».

Depuis la France, ses œuvres prennent une autre portée. Il s'agit de continuer à faire exister les Afghanes que les Talibans tentent d'emmurer. Il s'agit de les représenter pleinement, à l'heure où s'abat sur elles près d'une centaine de décrets, venant restreindre leurs libertés, contrôler leur corps, leur vie, leurs choix et leur autonomie. Dans ce contexte épouvantable, l'art ne peut pas tout, mais il contribue à sa manière à résister à l'effacement et au silence. « *Nous sommes responsables* », répète Masooda, les institutions, chacun et chacune d'entre nous, « *nous sommes responsables de regarder, d'écouter et de faire raisonner ce sujet* ».

Habité par cette responsabilité, Masooda investit également d'autres espaces de sensibilisation où elle prolonge ses engagements en faveur des droits des filles et des femmes en Afghanistan. Depuis la France, elle organise des manifestations, monte des conférences, participe à des actions plaçant pour ouvrir des voies légales pour les étudiantes afghanes. À chaque intervention, elle informe avec patience et pédagogie un public souvent néophyte. Elle travaille en synergie avec d'autres artistes et activistes, tisse des alliances et se forge de nouveaux appuis, convaincue qu'« *on ne milite pas seulement avec des slogans, mais avec une œuvre tenue dans le temps* ».

Masooda voit la France comme un pays exigeant, capable d'entendre si l'on sait frapper aux portes, insister et proposer. Elle s'y projette avec une multitude de projets et d'envies. Elle souhaite tout d'abord continuer à peindre, exposer, reprendre si possible la céramique dans un atelier. Elle rêve aussi de monter un espace partagé pour les artistes exilés où l'on puisse travailler, apprendre, transmettre, et favoriser des ponts avec des écoles d'art et institutions prêtes à ouvrir leurs portes, non par charité mais par exigence artistique.

En définitive, elle aspire simplement à créer sa place, avoir la possibilité de faire grandir ses engagements et poursuivre son travail.

Son message au monde artistique en France est simple : « *laisser de la place au travail venu d'ailleurs, non comme une parenthèse exotique mais comme une part nécessaire au paysage* ». Aux institutions, elle recommande de « *penser l'accueil comme un investissement, et non comme une faveur* ». À la société en général : « *regarder, écouter et ne pas détourner les yeux* ».

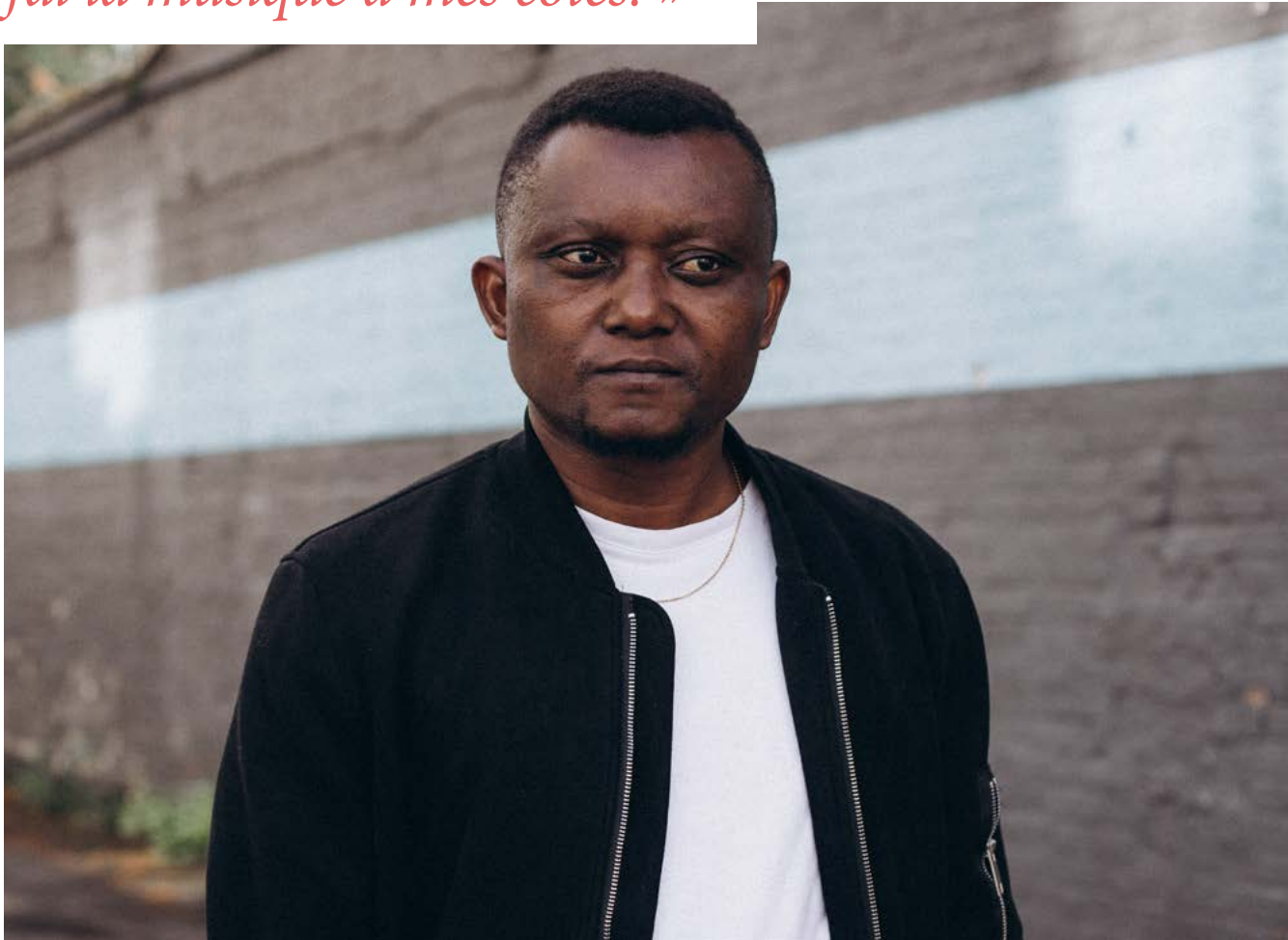
Alors que les lumières s'éteignent les unes après les autres sous le coup des nouvelles restrictions, à l'heure où l'Afghanistan bascule dans le noir et l'isolement, les yeux des femmes des toiles de Masooda restent grands ouverts. « *Je peins pour qu'elles existent. Et tant que leurs yeux me regardent, elles ne disparaîtront pas.* » Une façon de nous rappeler, toile après toile, que les femmes afghanes sont bien vivantes et qu'elles ne sombreront pas dans l'oubli.

Une lueur dans la nuit.



# Bienvenu Mutual MALONGO

« Chaque minute,  
j'ai la musique à mes côtés. »



## Musicien et ethnomusicologue, République démocratique du Congo

Le parcours de Bienvenu commence au cœur de la République démocratique du Congo, dans une famille congolaise marquée par l'histoire militaire et les déplacements forcés liés aux conflits. Plongé dans un environnement riche en sons naturels, la musique prend très tôt une place singulière et devient un terrain d'exploration. Autodidacte, il fait la découverte de plusieurs instruments, testant, répétant, ajustant au gré de ses intuitions, avec le chant tout d'abord, puis le tambour, la batterie, la guitare, la basse, le piano, avant de se consacrer pleinement au xylophone. À ses yeux, un artiste ne doit jamais se limiter à un seul outil, car la recherche musicale est un chemin d'investigation permanente. Dans chaque instrument, dans chaque pratique, il perçoit une dimension nouvelle, une ouverture supplémentaire sur le monde.

Instrumentaliste polyvalent, Bienvenu poursuit cette quête en suivant un parcours académique à l'Institut national des arts de Kinshasa où il obtient un diplôme d'expert en musique et civilisation congolaise, avec une spécialisation en ethnomusicologie. Il étudie avec passion les cultures à travers leurs expressions musicales, dans un pays, la République démocratique du Congo, qui regorge d'une incroyable richesse musicale. Pour enrichir son registre moderne, rien de tel que de revenir selon lui à la source, en revisitant la pratique musicale traditionnelle de son ethnie. Pour lui, l'originalité naît précisément de la transformation de la source, la musique moderne étant capable d'intégrer et sublimer la tradition sans l'effacer. Bienvenu approfondit alors sa connaissance du xylophone, un instrument qui épouse des appellations et des pratiques différentes selon les ethnies. Il déploie ainsi ses valeurs musicales ancestrales pour leur redonner vie à travers des formes contemporaines. Une démarche salutaire qui lui permet de faire dialoguer les héritages culturels et la création actuelle.

Si Bienvenu affirme ne pas user de son art à des fins politiques, son engagement s'inscrit pleinement dans le tissu social et militant de son pays. Tout au long de sa carrière, il n'hésite pas à associer la musique à ses mobilisations. Pour lui, la musique n'est pas seulement un art ou un divertissement ; c'est un puissant vecteur de mémoire, d'éducation et de sensibilisation. Dans un pays traversé par de multiples tensions, Bienvenu se définit volontiers comme un artiste engagé. Pour lui, le rôle d'un artiste dans ce contexte est avant tout de sensibiliser et d'éveiller les consciences. Membre de l'Union pour la Démocratie et le Progrès Social (UDPS) dans les années où le parti était encore dans l'opposition, il prend part aux manifestations aux côtés de Félix Tshisekedi. Il met alors la musique au service de ses convictions, malgré l'interdiction des marches et la répression violente qui s'abat sur les militants. Ces épisodes marquent durablement son parcours et finiront par précipiter son départ du pays.

Bienvenu finit par quitter la RDC, ciblé par les pressions et les menaces répétées, dans un contexte de violences croissantes et d'oppression politique. Il arrive en France avec l'espoir d'y trouver refuge, mais se heurte rapidement au manque d'informations et à la complexité des démarches administratives. Sa demande d'asile est rejetée. Cette instabilité fragilise ses perspectives,

limite ses ambitions, mais n'entame pas sa détermination. Ses instruments demeurent son appui quotidien, une manière de maintenir le fil dans cette nappe de préoccupations.

La musique reste pour lui un remède, un refuge intérieur : « *Chaque minute, j'ai la musique à mes côtés* ». Petit à petit, à Lille, des rencontres le ramènent sur scène et lui permettent peu à peu de rejouer, d'abord avec un groupe de salsa, puis au sein d'un ensemble gospel dans une église lilloise. En parallèle, il poursuit ses recherches en ethnomusicologie, notamment sur le système d'accordage traditionnel « Luba ». Sa pratique s'enrichit désormais d'un regard comparatif entre répertoires africains et européens, propulsant sa créativité et nouant de nouveaux alliages. Pour renforcer ses compétences, il décide également d'intégrer l'IUT de l'Université de Lille, pour suivre cette année un Diplôme Universitaire en animation sociale et socio-culturelle. Cette formation lui sera précieuse pour allier expérience artistique et dimension sociale, dans l'optique de transmettre ses savoirs et de valoriser les interactions musicales qui l'animent.

*« La musique est un langage universel. Si tu veux comprendre l'autre, il faut écouter ce qu'il porte en lui. Le monde d'aujourd'hui, c'est l'ouverture de l'esprit. »*



Bienvenu n'oublie jamais que la musique rythme chaque moment de la vie. En République démocratique du Congo, chaque étape décisive est accompagnée par un morceau spécifique. Une naissance ? Une chanson. Un deuil ? Un hymne. Une veillée, une leçon des anciens ? Là encore, une mélodie existe. Chaque étape de la vie est accompagnée d'un chant spécifique. Ces musiques sont comme des pulsations de la vie, des marqueurs puissants qui structurent la mémoire collective. C'est dans cet héritage que Bienvenu puise une conviction intime : la musique tire toute sa valeur de ce qu'elle transmet à l'autre. Il souhaite donc partager cela aux jeunes générations, y compris en France, à travers un lieu culturel dédié. Son projet de studio associerait ainsi création, recherche et pédagogie, un espace de transmission, d'échanges et de pratique instrumentale où l'on jouerait tout en découvrant l'origine des sons. Ce lieu permettrait aussi de déplier pleinement sa création et de continuer à produire et diffuser ses morceaux engagés, enregistrés au Congo et en France sur des thèmes essentiels de justice et de paix. Face à un monde artistique souvent absorbé par la logique commerciale, Bienvenu revendique une démarche d'engagement et de transmission, et plaide pour une musique qui interpelle et éveille. À travers ses différents projets, il souhaite porter un message : « *que les peuples européens puissent accueillir la richesse de la musique africaine en la valorisant pour ce qu'elle est* ». Il plaide aussi pour que l'Histoire soit racontée et mise en mots par les Africains eux-mêmes, afin que les enfants, en Afrique comme en Europe, héritent d'une mémoire partagée.

Déconstruire les stéréotypes, valoriser les héritages, ouvrir les regards : tel est l'horizon qu'il trace avec pour seul credo : « *La musique est un langage universel. Si tu veux comprendre l'autre, il faut écouter ce qu'il porte en lui. Le monde d'aujourd'hui, c'est l'ouverture de l'esprit.* »

# Mahvash SHAFIEI

« On n'habite pas que pour nous. »



**Poète, écrivaine et journaliste,  
Iran**

Mahvash est née en Iran, dans un environnement familial égalitaire et libre. Depuis son plus jeune âge, elle s'entoure de lecture, passe des heures dans les bibliothèques du quartier ou dans la collection cachée de la cave de son immeuble où elle y dévore des piles de livres interdits. Très tôt, les mots sont une bulle refuge. Adolescente, elle commence à écrire de petites nouvelles pour elle-même, et consacre tout son temps à la littérature et au cinéma.

D'abord inscrite à l'université en droit pénal, Mahvash se heurte aux contraintes imposées aux femmes, et comprend très vite que ce ne sera pas sa voie. Elle choisit alors de s'orienter vers le journalisme et se passionne tout de suite à couvrir des causes sociales et environnementales. Elle écrit pour de grands journaux, publie des critiques et des articles pour de nombreux médias. Ses supérieurs censurent régulièrement ses textes, mais elle poursuit son travail et fait l'objet d'interpellations durant lesquelles ses cartes de presse et son appareil photo sont détruits. Son activité devient trop visible et risquée. Son nom apparaît sur une liste noire. Exclue de l'université, surveillée par les autorités, elle parvient un temps à échapper aux tentatives de ciblage, grâce au soutien familial et amical.

Parallèlement à ses activités journalistiques, Mahvash écrit pour elle. Ses débuts littéraires prennent la forme de petits romans. Peu à peu, elle ressent le besoin de plonger « dans une écriture plus libre, plus douce », dit-elle, et surtout ouverte à l'imaginaire. Pour elle, la poésie est une écriture complexe et profonde, une façon de pousser toujours plus loin sa pensée et son expression. Après plusieurs années de production poétique, encouragée par ses professeurs et ses pairs, elle publie enfin son premier recueil qui sera salué par un critique littéraire majeur. Mahvash mesure ce qu'elle produit et se considère comme responsable de chaque mot qu'elle écrit : « Ce que tu publies, c'est ta carte d'identité ». Mahvash incarne une voix féminine, libre et engagée que le régime des Mollahs cherche à tout prix à museler. Être une femme, journaliste et poète en Iran est un acte de résistance et de transgression à bien des titres. Chaque mot, chaque publication l'expose en tant que femme et en tant qu'artiste. Malgré les risques, la jeune écrivaine continue ses productions, convaincue que l'art comme le journalisme sont des espaces de vérité à investir.

Mais les pressions et les menaces se resserrent sur elle, au point de la pousser à fuir en quelques jours le pays. Plusieurs fois inquiétée, les dernières arrestations et procédures pénales lancées à son encontre lui font encourir de graves persécutions. Mahvash doit alors quitter les siens, et parcourir avec son mari près de huit pays jusqu'à atteindre la Grèce où elle reste coincée de longs mois, peinant à y faire enregistrer sa demande de protection. Après une attente interminable, elle arrive finalement à gagner la France, Paris d'abord, puis Lille, où elle finit par s'installer et demander l'asile. Les obstacles à enjamber dans ce nouveau pays d'accueil ne manquent pas : l'apprentissage de la langue, les démarches administratives et les faibles moyens de subsistance. Mahvash doit tout recommencer et apprendre à s'immerger dans une nouvelle société.



Grâce à l'université, à ses professeurs, et à l'hospitalité d'une famille française, qu'elle considère comme « sa famille de cœur », elle se sent vite acceptée même si le chemin reste long. Avec beaucoup de gratitude, Mahvash rappelle que cette intégration rapide n'aurait été possible sans l'accueil et le soutien de cette communauté bienveillante. Les effets de cette immersion et des liens très tôt tissés avec les Français ont également profondément changé son regard et sa pensée. Elle se met à relire des œuvres comme *L'Étranger* (Camus) qu'elle découvre alors d'une autre manière. C'est comme « *un monde en plus* » dit-elle.

Depuis son arrivée en France, Mahvash n'a cessé d'écrire. Elle confie n'avoir jamais écrit de poème en étant heureuse, l'écriture naissant toujours de la douleur comme un exutoire nécessaire. *Une plume dans la plaie* (Albert Londres). Mais l'art en exil raisonne différemment et prend une autre épaisseur. Consciente que certains textes pourraient mettre en danger sa famille restée en Iran, elle supprime parfois ses écrits et le regrette. Une réalité, partagée par bon nombre d'exilés, liée aux dangers que leur visibilité fait peser sur leurs proches. Une tension permanente qui la poursuit jusqu'en France : « *maintenant que j'habite sous le drapeau de la liberté, je ne me sens pas très libre. Il n'y a pas de censure, mais j'aurais aimé écrire beaucoup de choses sans contrainte. On n'habite pas que pour nous. La liberté n'existe pas. Nulle part.* »

« *Si tu tombes, lève-toi encore.  
Si tu ne prends pas ta main,  
personne ne va le faire. Il faut  
d'abord croire en soi-même.* »

En France, elle retrouve néanmoins un espace pour respirer, créer et partager. Elle est bouleversée par le mouvement « Femme, Vie, Liberté », révolution totale si durement réprimée qui vient nourrir ses écrits mais aussi ses doutes. Face à ces renversements, Mahvash avance en construisant une œuvre nouvelle qui témoigne de son parcours, de son engagement et d'une identité qui se recompose. Depuis sa ville d'adoption, Lille, où elle se sent accueillie à bras ouverts, elle multiplie les projets : expositions avec la mairie, soirées avec le Théâtre du Nord, préparation d'une autobiographie, d'un nouveau recueil de poésie et d'un roman sur l'exil et les cultures. Mais traduire sa poésie reste un défi. Les poèmes courts trouvent souvent leur place en français, mais les textes plus longs, plus complexes, exigent patience et expertise de haute voltige pour conserver leur profondeur. Parallèlement, elle travaille dans le secteur social au sein d'associations spécialisées, et accompagne, entre autres, des publics de mineurs isolés. Après avoir décroché un Diplôme Universitaire en Médiation-Interprétation aux frontières, Mahvash poursuit ses engagements professionnels au service des droits humains, mais surtout son œuvre littéraire dès qu'elle en trouve l'occasion.

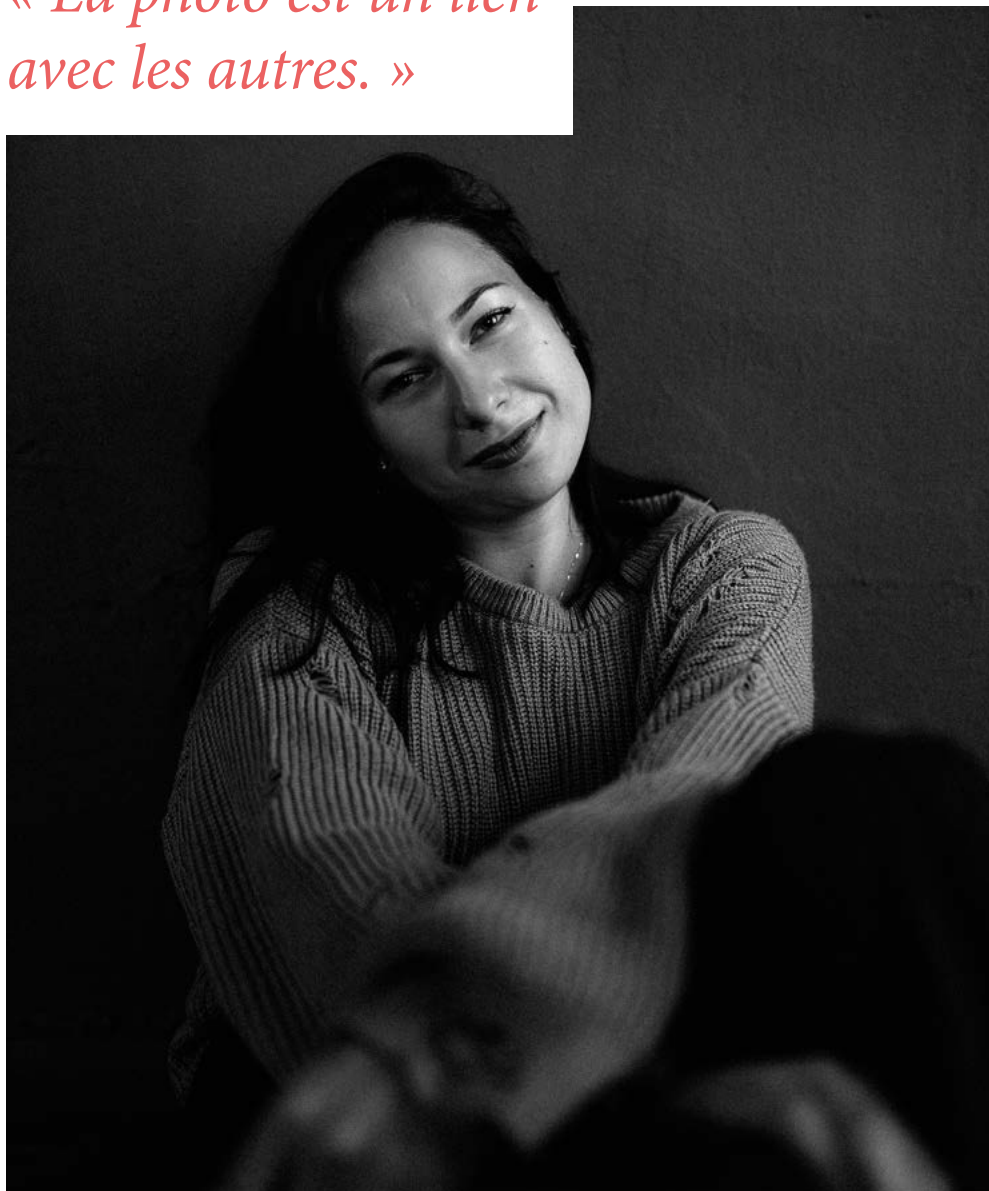
Le rêve de sa vie reste avant tout la poésie : écrire, publier, rencontrer de belles maisons d'édition et d'autres plumes et tisser toujours plus de liens. Aux artistes exilés et à la société française, le message de Mahvash résonne comme un cri d'encouragement : « *Si tu tombes, lève-toi encore. Si tu ne prends pas ta main, personne ne va le faire. Il faut d'abord croire en soi-même.* » La poète qu'elle est nous rappelle aussi avec justesse que « *S'il n'y avait pas le soir, il n'y aurait pas la lumière.* », et que c'est dans ces contrastes que résident toute la beauté de la vie et la force de continuer à écrire.



# Polina SEHIDA

Cette publication a pu voir le jour grâce aux productions photographiques de la talentueuse Polina Sehida. Son écoute attentive et la justesse de son regard ont permis de révéler avec sensibilité et respect la trajectoire et l'engagement des artistes de cette publication.

« La photo est un lien  
avec les autres. »

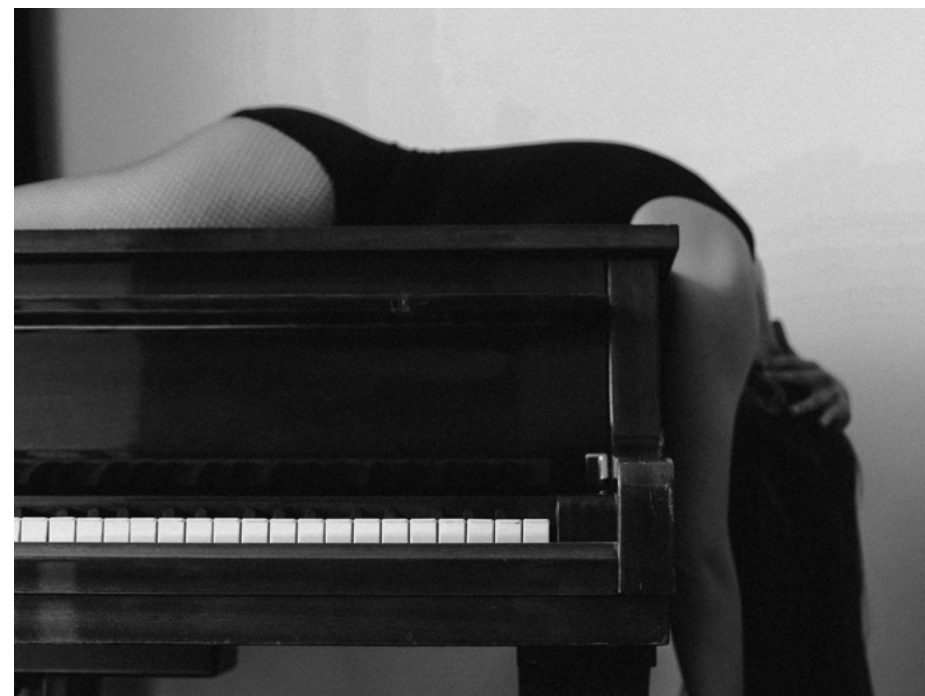


## Photographe, Ukraine

Polina a grandi en Ukraine avec une passion précoce pour la photographie. À onze ans seulement, elle organise des séances photo pour ses camarades d'école, convainquant sa mère de lui acheter des pellicules. Lycéenne, elle photographie ses amis, l'équipe de football, puis commence à explorer progressivement des portraits et couvre des mariages. Elle choisit de s'engager dans des études académiques classiques, en suivant une licence en linguistique, puis un master en Administration et Management public à l'université de Kyiv. « *Ce n'était pas ce que je voulais faire, mais en Ukraine, l'important c'est d'obtenir un diplôme.* » Artiste complète, elle explore aussi la musique et la danse, pour lesquelles elle développera un goût plus tardif.

En parallèle, elle multiplie ses engagements humanitaires et participe entre 2017 et 2019 aux activités de l'association ukrainienne Éléphant Blanc, et se déplace plusieurs fois en France. Elle y accompagne notamment des enfants défavorisés pour passer l'été au sein de familles françaises. À trois reprises, elle revient dans le Nord de la France et découvre une région fascinante où elle se sent pleinement accueillie. Après la pandémie qui interrompt ce cycle, Polina revient à l'hiver 2022, pour quelques jours de vacances. Elle prévoit de repartir, mais le 24 février, la Russie envahit l'Ukraine et tout bascule.

S'ouvre une période de transition amère, entre installation et désir de retour, suspendue à l'actualité et aux secousses de la guerre. Sa famille, restée en Ukraine, l'ancre douloureusement dans une double réalité. Dans ce contexte inédit, Polina tente de dessiner son avenir. Elle perfectionne l'apprentissage du français, rejoint le Diplôme Universitaire Passerelle de l'Université de Lille, puis intègre un master en relations interculturelles. Elle consacre son mémoire au rôle des photographes de guerre dans le conflit qui affecte son pays, interrogeant leur place, leurs choix et leurs responsabilités.



## « C'est ici que j'ai commencé à dire que j'étais photographe. »

« Je me suis demandée : est-ce que moi aussi je pourrais devenir photographe de guerre ? » confie-t-elle. Ses études et son travail de recherche lui permettent d'élargir ses savoirs et de gagner en conceptualité. Grâce à son expertise, elle décroche des stages au sein des services de la direction de l'Université de Lille. Cette dernière, qui l'a accueillie à bras ouverts, devient alors son lieu d'évolution professionnelle et d'épanouissement culturel. Après plusieurs stages, elle se voit proposer un poste de salarié à la Direction culture de l'université, et exerce désormais comme technicienne administrative au sein d'un service où elle peut continuer à pratiquer la photographie.

Polina multiplie les projets, expose ses photos, participe activement à des événements de soutien à l'Ukraine et s'investit en faveur de plusieurs causes humanitaires. Elle mesure la chance d'avoir bénéficié d'un accueil rapide et positif grâce au dispositif de protection temporaire activé pour les déplacés d'Ukraine. Consciente des obstacles immenses que rencontrent les ressortissants d'autres pays, elle se sent parfois coupable d'avoir connu un tel parcours accéléré, et reste sensible au sort de celles et ceux qui l'entourent.

Avec talent et discrétion, Polina poursuit son parcours en France, navigant entre ses fonctions à l'université et sa passion artistique. Elle rêve de consacrer plus de temps à la photographie et à la musique, tout en sachant qu'elle doit aussi composer avec la réalité et le besoin de trouver ressources et stabilité. « Les artistes que je photographie ont eu le courage de ne faire que ça. Moi, je n'ai pas encore franchi ce pas, même si en même temps je le fais déjà. »

C'est en France qu'elle finit par assumer son identité de photographe. Polina a longtemps douté : avait-elle le droit de s'autoriser à en faire son activité ? « C'est ici que j'ai commencé à dire que j'étais photographe. » Au fil des projets, sa vocation d'artiste et sa patte de photographe s'affirment avec talent et discrétion. Elle se rend compte que la photographie n'a jamais été un simple passe-temps, mais un élan vital, un moyen pour elle d'exprimer l'indicible.

« La photo est un lien avec les autres ». Pour Polina, photographier est avant tout une connexion, une rencontre. Son travail n'est pas seulement artistique, c'est une relation et une transmission. À travers l'image, elle tente de montrer son regard sur ses sujets. Le résultat dépasse alors la simple esthétique : certains lui disent qu'ils se découvrent autrement et l'en remercient. Tel un travail de restauration, comme si l'appareil opérait un soin. Ses modèles sont souvent des femmes, qui lui offrent leur confiance. Les séances deviennent des moments de révélation touchant à l'intime : « Souvent, les gens me racontent leur vie entière avant même que je commence à prendre des photos. » Polina travaille dans l'instant, sans références ni scénarios figés. Les idées viennent pendant la séance. Elle affirme deviner à l'avance quelles images plairont ou non : une intuition qui guide son regard.

Ses thèmes privilégiés de photographie sont la nature, les femmes et le corps. Face aux diktats de la silhouette parfaite, particulièrement pesants en Ukraine, elle voit en France une possibilité de s'en libérer. Photographier le corps des femmes depuis la France devient pour elle un geste libérateur, une manière de transformer cette injonction en espace de réconciliation.

Polina estime qu'on peut découvrir toutes les facettes de son art grâce à la liberté que nous offre la France, mais aussi au contact d'une constellation d'artistes. C'est une opportunité inépuisable de créativité et de révélation pour faire grandir sa pratique. Même si, pour de nombreux artistes en exil, il est difficile de trouver sa place, Polina les encourage à continuer car « lorsqu'on exerce son art avec passion, on trouve toujours quelqu'un qui va l'apprécier ». Par ce miroir tendu, l'œuvre prend une autre forme et une autre place. « Il ne faut pas rester dans son milieu mais toujours s'ouvrir aux autres ».

Dans son art comme dans son parcours, se dessine une double quête : donner à voir la beauté des autres et s'autoriser à se reconnaître elle-même. Entre l'Ukraine et la France, entre ses engagements professionnels et artistiques, Polina trace une voie singulière. Ses photographies témoignent de cette traversée : des regards confiés, des moments suspendus qui disent la dignité et la force de celles et de ceux qui acceptent de se livrer. Une pudeur qu'elle sait bien mettre en valeur, avec justesse et respect, dans une émouvante sincérité.



## AUTEURE

Experte en migrations et droit d'asile, Lucie Feutrier-Cook est issue du secteur associatif français où elle a exercé des fonctions de direction dans plusieurs associations de solidarité. Elle a notamment réalisé une étude sur la situation des droits à la frontière franco-italienne pour Amnesty International France, et rédigé l'avis « Droits des étrangers et droit d'asile dans les Outre-mer » lorsqu'elle évoluait à la Commission nationale consultative des droits de l'Homme (CNCDH). Elle intervient aujourd'hui pour le centre de recherche-action Synergies migrations, ainsi qu'auprès des associations et des institutions. Formatrice et chargée d'enseignement au sein de l'Université de Lille et de l'Institut Catholique de Paris, elle exerce également les fonctions de juge assesseur pour le Haut-Commissariat des Nations unies pour les réfugiés (UNHCR) en France auprès de la Cour nationale du droit d'asile. Elle a été personnalité qualifiée au sein du conseil d'administration de l'Office français pour l'immigration et l'intégration (Ofii), administratrice au sein de l'École supérieure de travail social (Etsup) et est actuellement vice-présidente de l'association Aide humanitaire et journalisme (AHJ).

Dans un registre similaire, elle a réalisé pour Synergies migrations une série de portraits de femmes exilées engagées publiée en 2023 (L. Feutrier-Cook, « Les femmes exilées s'engagent », Synergies migrations, décembre 2023).

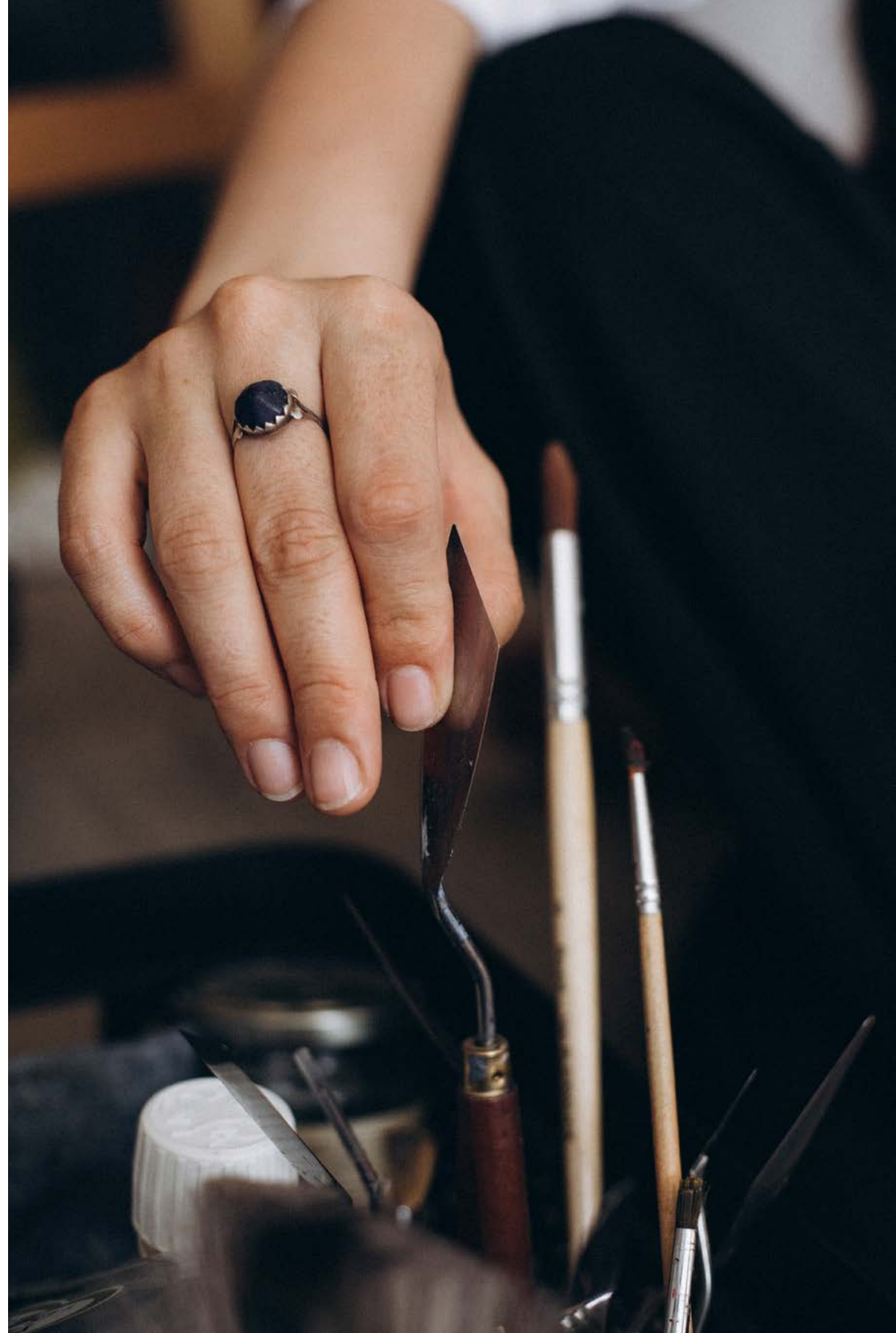
---

Les opinions exprimées dans cette publication n'engagent que son auteure.

## REMERCIEMENTS

L'auteure tient à remercier très chaleureusement les artistes Bienvenu, Mahvash, Masooda, Mohammad, Mohammed et Polina pour leur grande disponibilité et toute la confiance qui lui ont accordée en acceptant de livrer leurs parcours, leurs espoirs et leurs messages. Rencontrer chacune et chacun d'eux a été un honneur et une source incroyable d'apprentissage et d'inspiration.

Un immense merci à Polina Sehida pour son regard et son travail photographique de haute qualité, ainsi qu'à Benoît Blanc, directeur de la culture de l'Université de Lille, et les équipes de son service, pour leur confiance, leur temps et toute leur énergie, sans laquelle ce projet collectif n'aurait pu voir le jour.





© Tous droits réservés, Université de Lille, 2025

Photographies : © Polina Sehida. Photographie p.26 © Eugene Komar - Illustrations © Masooda Ferdous  
Lucie Feutrier-Cook, « Étudiant.e.s artistes en exil, Portraits de voix libres et engagées »

Université de Lille, novembre 2025.